

À PROPOS DU LIVRE DE MARIE BALMARY :

LE MOINE ET LA PSYCHANALYSTE

EVI PAPADAKOU-LAMOUR

Voilà un livre qui nous provoque dès son titre : quelle rencontre improbable ! L'article défini fait des protagonistes des personnages paradigmatiques. Mais de quoi ? De qui sont-ils les représentants ?

Ruth est une femme juive, agnostique. Rien de surprenant à ce choix de personnage. Beaucoup de psychanalystes restent fidèles à l'anathème lancé par Freud contre la religion et les croyances au profit des lumières de la Science.

La question de la foi ne suscite même pas de débat ou de controverses dans les milieux psychanalytiques, un consensus semble atteint : laissons ces questions aux pasteurs de l'âme, notre objet est le psychisme. Mais Freud se servait du mot âme pour désigner la vie psychique (das Seelenleben), ce qui reconforte la psychanalyste grecque que je suis (psyché et âme se traduisent dans ma langue par un seul et même mot).

Simon est un homme, moine bénédictin. À quelle impulsion obéit-il lorsqu'il se rend auprès de -Ruth ? « *Ora et labora* », prie et travaille, la règle de Saint Benoît, est-ce cela qui le poussa rendez-vous hasardeux ? Serait-ce pour la convertir ? Pour sauver une âme ?

Mais reprenons la genèse de ce personnage. Dans l'introduction, Marie Balmory a osé dévoiler un détail de la pratique de Jacques Lacan pour le moins questionnant : il lui a demandé de l'argent après une entrevue que lui-même avait initiée. Et, fait plus surprenant encore, il accepta son refus avec humilité. Que disait-il ainsi ? Que de toute manière il faut payer pour accéder à la « connaissance mais qu'il acceptait qu'elle en définisse le prix elle-même ? Ce fut le prix de la solitude, puisque même à l'université, sa recherche ne pouvait pas se faire.

L'inspiration lui vint alors de contacter son frère Marc-François Lacan, moine bénédictin, que Marie Balmory a rencontré à plusieurs reprises.

Idée déconcertante pour nous, psychanalystes freudiens, mais qui mérite qu'on s'y arrête.

Ensemble, ils vont ouvrir des portes dont nous ne soupçonnions même pas l'existence, ouvertures dont ce livre témoigne, alors que pour nous, il n'y avait que des murs.

Pour qu'une telle rencontre ait lieu, il faut nécessairement d'autres rencontres préalables qui nous y préparent. Marie Balmory avait déjà évoqué ses lectures de la Bible dans le texte et à plusieurs voix. Également son cheminement avec Freud, qu'elle est allée chercher là où il s'était arrêté même dans son auto-analyse.

Pour moi aussi, il m'a fallu des rencontres préalables pour que je puisse me laisser interpellé par les textes de Marie Balmory ; des rencontres avec des chrétiens qui doutent et qui cherchent leur vie durant. Pour eux, leur foi ne signifie pas adhésion à une parole indiscutable mais chemin, écoute, dialogue avec le texte fondateur considéré comme parole vivante. Des êtres humains qui n'hésitent pas non plus à se confronter aux autres traditions (athéisme, bouddhisme, hindouisme ...) ; des échanges avec des patients qui abordent l'analyse avec une quête de sens qu'on pourrait qualifier de spirituelle. Ces hommes ou ces femmes souffrent aussi dans leur humanité et pas seulement de

symptômes invalidants ou d'un mal-être dû à un excès de refoulement ou à un débordement pulsionnel. Il y a aussi mon habitude à questionner la langue française à travers le prisme des autres langues que je parle et notamment le grec, langue dans laquelle, par exemple, la vérité « *a-lètheia* » signifie réalité dé-voilée et le mot croyance « *pistis* » signifie d'abord confiance.

Revenons aux protagonistes du livre : Simon et Ruth se connaissaient autrefois et se retrouvent maintenant grâce à l'intervention de leur amie commune Noémie. Leur dialogue est d'emblée dissymétrique : une femme qui vient de frôler la mort, qui n'a pas souhaité cette entrevue, un homme qui vient en « frère » devant une psychanalyste, hostile à l'institution qu'il représente. Mais lors de leur premier entretien, après le départ de Simon, malgré la fatigue, Ruth éprouve une joie profonde.

Et quand son amie Noémie lui explique qu'elle a souhaité cette rencontre pour elle parce qu'elle avait constaté le désarroi de ses proches et l'impuissance de ses collègues devant l'éventualité de sa mort, Ruth s'abandonne aux larmes.

Même s'il s'agit d'un dialogue très savant, ce sont ces émotions très fortes qui le caractérisent et le font ressembler plus à la rencontre analyste-patient qu'à la maïeutique socratique. En fait Ruth accepte ces conversations régulières parce que très vite, malgré tout ce qui devrait les séparer et qu'elle énonce clairement à Noémie, elle réalise que leurs trajectoires étaient analogues : ils ont tous deux abandonné la médecine, après avoir rencontré un désir plus essentiel que celui de guérir ... et là Marie Balmory nous propose le mot sauver et même le substantif « salut » ; mots nécessaires qui nous permettraient d'« être ».

Ils partagent aussi un même amour de la vérité. Vérité à définir : ce sera l'objet de leur dialogue, mais vérité dont le désir ardent guidera cette confrontation qui s'apparente quelquefois à une lutte. Ruth nous dit qu'elle était arrivée à la psychanalyse en désespoir de cause : c'était pour elle la dernière porte avant la mort. Mais ce fut pour elle une révélation : quelqu'un l'a écoutée, l'a crue, a cru en elle. Simon a accompagné sa femme lors des derniers jours de sa vie et a assisté à une métamorphose difficile à décrire : elle croyait. Cela signifiait un événement qui se produisait dans sa vie de l'ordre de la présence. Prenant le risque de partager ces expériences, Simon et Ruth découvrent une commune acception du verbe croire, sans complément. Croire comme nous croyons en nos enfants dès leur naissance pour qu'ils deviennent des êtres humains ; ou en nos patients, nos amis, les êtres avec qui nous sommes véritablement en relation. Cette expérience de foi ne nécessite pas la croyance au divin mais elle peut l'introduire. Croire reste toutefois un mot indispensable à nous tous.

Les méandres de leur cheminement passent par d'autres amitiés : Rimbaud qui dit « *Je ne suis pas prisonnier de ma raison. J'ai dit : Dieu* » (dans Une saison en enfer). Le Roi David auteur des psaumes, Mozart, Rachmaninov ...

La poésie, la musique : « *un des chemins les plus droits entre l'homme et son prochain* » comme dit Simon, le texte biblique, un texte tellement rabâché et si peu vraiment lu.

Le livre entier, Le moine et la psychanalyste, illustre ce paradoxe : un texte qu'on ne peut recevoir que comme une musique ou un poème et à plusieurs. Un texte donc très exigeant qui nous mène tantôt par des chemins de traverse et tantôt par des détours longs et sinueux, bien au-delà de la question de la foi et de l'athéisme, vers les fondements anthropologiques des conditions auxquelles l'homme se fait ou se défait. J'entends par là la différence des sexes, des générations, la subordination à un ordre symbolique, le fait que les hommes sont mortels.

La « profession de foi » de Simon serait la suivante : il choisit le dieu de la Genèse qui dit « *Nous ferons l'humain à l'image de nous, comme la ressemblance de nous.* » (Gen. 1, 26) parce qu'il nous protège des dieux que nous fabriquons. Ces dieux-là correspondent à différentes positions psychiques toujours d'actualité : le dieu qui interdit, le dieu qui demande l'obéissance absolue jusqu'au sacrifice, le dieu tout-puissant qui saurait, qui ferait à notre place. Comment s'en défaire ? Ruth, Simon et Dan (leur ami journaliste) relisent ensemble l'histoire du sacrifice d'Abraham et le sens du récit bascule : le sens premier, traditionnel s'estompe et les trois amis découvrent une parole -qui les porte : Abraham sort de la soumission. Ruth conclut leur rencontre en opposant le dieu imaginaire installé dans notre tête (avec la complicité des religions) à une parole divine, libérante.

Le cheminement inconscient de Simon et Ruth les amène à questionner l'amitié qui lie Montaigne à La Boétie. Ils y voient la présence du divin ! Et si l'on ose l'interpréter comme une relation homosexuelle, Ruth elle-même s'insurge et considère que la psychanalyse serait alors une pensée réductrice de l'humain.

Amour-amitié-transfert : des concepts constamment revisités dans ce texte, avec l'hypothèse sous-jacente que le lieu de ces rencontres serait le ciel ! Le ciel en tant qu'espace divin qui peut s'ouvrir entre les humains.

Mais nous, psychanalystes, qui voulons continuer à avancer sans Dieu, sommes de plus en plus déstabilisés à la lecture de ce livre. Nous poursuivons néanmoins, en cherchant des appuis solides ; la langue hébraïque nous fait signe puisque croire signifie en hébreu : « *C'est solide ... je peux m'appuyer dessus* ». Winnicott vient en écho, lui qui intégrait dans sa pratique quelque chose de l'ordre de l'expérience spirituelle. Dans un texte récent Jean Allouch soutient que Lacan envisageait également l'expérience psychanalytique comme expérience spirituelle.

Freud écrivait au pasteur Pfister : « *L'expérience psychanalytique est une entreprise de découverte, un constat loyal* », *ce n'est pas une voie spirituelle.* » C'est à lui qu'il révèle le lien qui existe entre les deux textes majeurs pour les thèmes que nous abordons ici : « La question de l'analyse profane » et « L'avenir d'une illusion ». Il s'agit de son dessein de confier la psychanalyse à une « *corporation laïque de ministres des âmes* ». Le pasteur essayait d'amener Freud vers une autre compréhension des phénomènes religieux, ne serait-ce qu'en les articulant aux réalités esthétiques et philosophiques. Mais Freud restait résolument positiviste.

Devons-nous en rester là ou imaginer par exemple que c'est la rupture avec Jung qui a oblitéré toute possibilité de recherche dans cette direction ? Freud se disait être un « vieux juif infidèle » ou « un juif sans Dieu ». C'est pourtant son imprégnation du judaïsme qui lui a aussi permis de découvrir la psychanalyse. Marc-Alain Ouaknin nous dit par exemple que selon le Talmud, le rêve est à lui-même son propre commentaire, ou que le rêve qui n'est pas interprété reste lettre morte, ce qui ne nous est pas étranger.

Joseph Hayim Yerushalmi pense que Freud était justement parvenu à la conclusion que la psychanalyse, cette « affaire juive » était le prolongement du judaïsme dépouillé de ses manifestations religieuses illusoire. Pour conclure ce questionnement, plusieurs axes de travail se dessinent : approfondir les relations entre psychanalyse et spiritualité, poursuivre une lecture symbolique de la Bible, prolonger l'œuvre freudienne à l'aune des connaissances acquises depuis soixante-dix ans.